

Philippe Madet

Gary devant soi *

Gary devant soi est « une œuvre [...] qui proteste, manifeste, pétitionne, appelle, crie, montre et hurle ¹ ».

Outre l'écrivain, Gary est aussi l'homme à la vie foisonnante, avec ses engagements quelquefois dangereux, ses analyses d'autres fois visionnaires (*Les Racines du ciel*, livre écologique avant l'heure). Autrement dit : une montagne, qui méritait bien cette journée d'escalade ou de balade.

Gary devant soi, comment ne pas s'exclamer : quel homme !

C'est ce qu'ont pensé beaucoup de femmes qui ont succombé à son charme, même si pour certaines ce fut avec distance et sans être dupes du sans-lendemain.

Mais les femmes ne sont pas les seules à avoir été impressionnées. Beaucoup d'hommes aussi, dont je fais partie, qui osent moins parler de charme, mais plutôt d'énigme, de talent, et probablement aussi de fascination. J'ose ce mot, fascination, parce qu'il pose la question de ce qui fascine ou sidère, de ce que Gary nous transmet.

Ce que j'ai pensé en premier lieu : il y a du vivant chez Gary. La vie, le vivant sont les premiers signifiants qui me sont venus en pensant au projet de cette journée. Ces deux signifiants se trouvent être au cœur d'un travail en cartel sur la vérité, un autre sujet. Ce thème de la vérité m'a amené à la question du vivant, que j'avais résumée ou plutôt conclue par cette formule empruntée à Édouard Glissant, titre d'un de ses séminaires : « Rien n'est vrai, tout est vivant. »

* Intervention faite le 8 juin 2013 à Saint-Mathurin-sur-Loire, dans le cadre de la Journée Psychanalyse et Littérature, *Les franchissements de Romain Gary*, organisée par le Pôle Ouest 9. 1. R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1974, p. 86.

Savoir y faire avec la vie ?

Avec le vivant, avec la vie, pas si facile de savoir y faire. L'obsessionnel en sait quelque chose, lui qui ne cesse d'osciller entre mort ou vif. L'hystérique également, qui ne cesse de rêver au pas encore et aux lendemains plus chantants, plus vivants.

Très concrètement, pas toujours facile de se lever le matin, lendemain de la veille, veille du lendemain, répétition d'une nouvelle journée, répétition qui parfois pèse.

Gary ne veut pas de ce poids. Pas question d'une vie morne. Quand ce fut le cas, au moment de son affectation comme diplomate en Suisse par exemple, il écrivait à propos de Berne ² : « L'effet que Berne peut faire aux gens, c'est tout à fait bizarre. C'est certainement le lieu le plus mystérieux du monde, une espèce d'Atlantide qu'il reste à trouver. Un de ces endroits où tout se passe toujours ailleurs. » J'y entends que ça ne doit pas se passer ailleurs pour lui. Et c'est bien ce qui m'intéresse.

Alors que d'autres en jouissent, l'ennui l'ennuie ; sa jouissance n'est pas là. Une tête brûlée, disait-on de lui dans l'armée. Il donne cette explication au sujet du nom qu'il s'est choisi ³ : « Gari veut dire "brûle !" en russe, à l'impératif [...]. Cet ordre auquel je ne me suis jamais dérobé, ni dans mon œuvre, ni dans ma vie. »

Des impératifs, il en a peu connus venant d'autres, ou plutôt peu acceptés, si ce n'est peut-être l'impératif de sa mère de devenir écrivain et ambassadeur de France, à supposer qu'elle ait bien eu cette attente. L'impératif « gari ! », « brûle ! », ne vient pas des autres, mais de lui et seulement de lui. Il faut bien reconnaître qu'effectivement il ne s'y est pas dérobé, mais à quel prix ?

Il fut extrêmement vivant, jusqu'à vivre parfois dans l'extrême. Ce qui me frappe, c'est qu'il n'ait cessé de vivre jusqu'à ce qu'il se soit donné la mort, ce qui n'est pas une lapalissade. On sait bien que la vie peut être mortelle bien avant la mort. Et Gary, l'écrivain Gary, réussit l'exploit d'être vivant avant et après sa mort, sinon nous ne serions pas là aujourd'hui. Nous pourrions reprendre à son sujet, sous

2. *Ibid.*, p. 143.

3. *Ibid.*, p. 10.

forme de question, les mots de Goethe cités par Freud ⁴ : « Qu'est-ce qui le presse, indompté, toujours en avant ? »

Lui-même paraissait étonné de vivre. Dans une « Radioscopie » de Jacques Chancel, il répondait au journaliste : « D'où me vient cette fringale intérieure envers la vie, le monde, et envers toutes les manifestations de l'existence, je suis sans réponse. »

Qu'est-ce qui le pousse à vivre ? Qu'est-ce qui pousse à vivre ?

Il s'est engagé dans la guerre, dans la politique (non comme élu), dans l'écriture sous différentes formes, dans l'amour. On peut contester les formes de ses engagements, les questionner, mais il faut reconnaître qu'il n'a pas reculé. Il veut être dans « [sa] peau, complètement », n'ayant jamais été tenté ni par la drogue, ni par l'alcool. « Tu n'as jamais pris aucune drogue ? – Aucune, au sens de stupéfiant. Je veux être dans ma peau, complètement. J'ai pris du Marplan, à une époque particulièrement dramatique de ma vie, lorsque Jean Seberg avait perdu notre enfant, après avoir été l'objet d'une campagne de presse ignoble. C'est une sorte d'euphorisant qui me réussissait très bien : je n'ai tué personne. Et puis je me suis aperçu que le Marplan, sans empêcher les manifestations de la nature, ne me permettait pas de... conclure. Je n'en finissais pas de finir. J'ai dû arrêter ⁵. »

Qu'aurait-il voulu finir ? De quelle conclusion parle-t-il ?

Il a beau « courir, glaner », il « n'épuiser[a] jamais ça », dit-il, il « ne connaîtr[a] jamais l'assoupissement, c'est sans fin, inépuisable ⁶ ». Inépuisable qui l'épuise. Il faisait cette remarque, s'adressant à lui-même dans *La nuit sera calme*, puisqu'il est en fait l'auteur des questions qu'il attribue à son ami François Bondy ⁷ : « Il y a chez toi une avidité [...] un véritable donjuanisme dans tes amours avec la vie. »

Il cherche une, des rencontres avec la vie, mais, bien qu'il conteste dans sa réponse le terme de donjuanisme qu'il a pourtant lui-même avancé, ses amours avec la vie sont insatisfaisantes. Quand d'autres en restent amers, il tente de recommencer, de vivre plusieurs

4. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 97.

5. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., 1974, p. 93.

6. *Ibid.*, p. 303.

7. *Ibid.*, p. 298.

fois. Il invente des personnages dans ses livres, mais, et ce n'est pas le fait de tous les écrivains, il va jusqu'à inventer des personnes, leur donner chair. Voire il s'invente, s'auto-engendre. Ce n'est pas un fait commun. On connaît cette expression : « Nous n'avons qu'une vie », ce dont parfois, même n'en ayant qu'une seule, nous sommes bien empêtrés, ce qui peut pousser à sonner à la porte d'un analyste. Mais Gary, non, c'est plusieurs vies auxquelles il donne du style, y compris littéraire. Il s'incarne. Il l'écrit ainsi : « Quelqu'un, une identité, un piège à vie, une présence d'absence, une infinité, une difformité, une mutilation, qui prenait possession, qui devenait moi. Émile Ajar. Je m'étais incarné ⁸. »

Vous remarquerez qu'il a voulu « piéger » la vie. C'est donc qu'elle se cache, se dérobe, s'échappe. Son piège pour l'attraper : la fiction littéraire. Pour lui, « toute œuvre romanesque est annexion de la vie et du monde ⁹ ».

Au passage, on notera qu'il en a fait une tentative d'annexer le monde, rien que ça. Préoccupation récurrente quand on pense au premier titre qu'il avait proposé pour *La Promesse de l'aube* mais qui n'a pu être retenu, car déjà utilisé : *La Possession du monde*. Quand on sait qu'il s'agit de lui dans ce livre, ça n'est pas banal, d'autant plus qu'il ne s'agit pas de posséder une vision du monde qui donnerait sens à l'existence, qui serait un fantasme permettant de supporter le réel, mais bien de posséder le monde, carrément. Peut-être savait-il ce que Lacan énonce ainsi : « Rien n'est moins assuré [...] que l'existence d'un monde ¹⁰. » Le posséder peut représenter un moyen d'en être un peu plus assuré.

Son arme donc : la littérature, et plus précisément le roman : « Il faut dire que toute œuvre romanesque est annexion de la vie et du monde, comme le colonialisme et l'impérialisme, puisque le roman crée, recrée, possède, embrasse, absorbe, réforme, modèle, bâtit, fortifie, agrandit, conquiert, impose, régit, détermine, limite et enferme à l'intérieur de son œuvre des empires et des royaumes. Tu peux donner alors à un roman un contenu marxiste, libéral, maoïste, socialiste,

8. R. Gary, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, *Pseudo*, Paris, Mercure de France, coll. « Folio », 1976, p. 81.

9. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 299.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1975, p. 32.

révolutionnaire – il demeure un genre possessif, conquérant, impérialiste, colonialiste, omniscient, il demeure un empire ¹¹. »

Voilà qui est vivant, mais un vivant tout de même orienté du côté de la puissance, à retenir cette succession de verbes évoquant le pouvoir.

La mort devant soi

Pendant les dernières années de sa vie, Gary employait quasiment tout son temps à écrire. Une vie donc qui n'avait rien à voir avec l'époque de la guerre. Je me suis posé la question du danger auquel il s'est confronté, même dans le confort de son appartement, y compris du danger de mort avec son secret sur Émile Ajar par exemple. Plus jeune, au moment de son engagement avec de Gaulle, le danger était physique, bien réel, en face de lui. On peut faire l'hypothèse que, outre l'engagement politique et humain à cette époque, ce fut un choix délibéré, une jouissance d'approcher la mort. Était-il franc avec la mort ? Fait rare, disait Freud ainsi ¹² : « Notre relation à la mort manque de franchise. [...] Chacun de nous est persuadé de son immortalité. »

Gary n'est pas mort pendant la guerre, au contraire de beaucoup de ses amis autour de lui. C'est peut-être seulement une question de contingence. Je fais aussi l'hypothèse qu'il a expérimenté le vertige de la vie en trompant la mort. Il n'a pas voulu s'approcher seulement de la mort mais aussi de la vie, ou de ce qui les relie, et il ne cessera ensuite d'être habité par cette idée, par cette conjonction, par cette horreur de savoir. *Vie et mort d'Émile Ajar*, par exemple, nous pouvons l'entendre comme un récit chronologique, de la vie à la mort, mais, plutôt qu'une chronologie, je suppose une analogie.

Gary voulait vivre, alors que la mort était très présente dans sa vie, probablement plus tôt que pour beaucoup, d'abord parce que la mort il l'a côtoyée étant jeune mais aussi parce qu'elle ne cessait de l'aspirer. À 41 ans, « il n'avait pas renoncé à l'idée du suicide qui l'obsédait depuis toujours ¹³ ». Il écrivit une chose qui peut paraître contradictoire avec le vivant dont je parlais : « La réalité est que je

11. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 299.

12. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 31.

13. M. Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, Paris, Denoël, coll. « Folio », 2006, p. 357.

suis au bout du rouleau. [...] C'est une sensation presque physique d'absence de ressources. Combien de temps je tiendrai le coup, je ne saurais le dire ¹⁴. » Au bout du rouleau, c'est donc l'épuisement. Épuisé par sa fringale qui l'aspire tout autant ? Plus loin, Myriam Anissimov cite une lettre adressée à René Agid en 1955 : « Ton amitié m'a sauvé la vie pour le moment. J'ai une effroyable tentation de suicide. Un bouton qui manque, un soulier trop petit, une clef perdue, et je vois immédiatement la paix du suicide comme la seule solution. J'ai oublié chez toi mon seul costume correct bleu marine. Peux-tu en faire le plus vite possible le plus petit paquet possible et me le déposer à la valise diplomatique [...]. Je ne peux aller nulle part sans ce costume [...] ¹⁵. » On entend que ce qui le hante, l'insupportable, ce qui le met en danger, c'est le manque, y compris le moindre (d'une clef par exemple), mais qui peut être métaphore d'une perte beaucoup plus importante.

Il y a comme des allers et retours entre un trop-plein qu'il ne peut ou ne veut arrêter, sa fringale qui l'épuisait et dont il voulait finir, et le manque. Trop-plein qui le pousse, sans repos, sans temps mort, jusqu'à préparer plusieurs stylos sur son bureau pour ne pas avoir à s'arrêter d'écrire si l'un d'eux venait à manquer d'encre. De nouveau : ne pas manquer. Gary nous fait en quelque sorte la démonstration de l'insupportable de la castration dont nous cherchons à nous défendre, castration dans son sens donné par la psychanalyse.

Gary et la psychanalyse

Il n'aimait pas beaucoup la psychanalyse, ou encore les psychanalystes et leur « paranoïa œdipienne », selon son expression ¹⁶. Il a bien consulté un psychanalyste mais en parle très peu. Son image de l'inconscient est instructive sur l'idée qu'il se faisait des hommes. Il le compare, dans *Chien blanc*, à une fosse grouillant de serpents venimeux. Pas dupe. Pas de doute, il y a du venin dans l'homme. Inhumanité et humanité vont de pair.

Il avait au moins un point commun avec la psychanalyse: son intérêt pour la langue, même si sa visée est différente. Avec la, avec

14. *Ibid.*, p. 364.

15. *Ibid.*

16. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 90.

sa langue, il savait tordre le discours commun et, en ce sens, avait quelque chose de très lacanien, balayant les idées reçues, les renversant, s'appuyant sur des paradoxes, voire les accentuant pour nous faire entendre autre chose, autrement. Quelques exemples de ces retournements : « Le murmure est peut-être ce qu'il y a de plus fort au monde ¹⁷ » ; « La réalité, il n'y a pas plus effrayant comme hallucination ¹⁸ ».

Il y a d'autres points communs. Il avait parfaitement compris que le désir peut être bien encombrant : « Devenir écrivain, ce que je ne voulais devenir à aucun prix, car c'était là mon plus cher désir ¹⁹. »

Il savait l'indissociable de la haine et de l'amour, tout comme la complexité des relations filiales. Il lui suffisait d'une phrase pour nous le faire entendre. C'est dans *Pseudo* qu'il fait dire à un de ses personnages s'adressant à l'autre : « Je suis certain que tu es mon père. – Je me demande pourquoi ? – Parce que des fois je te hais comme c'est pas possible ²⁰. » La haine comme marque du lien et de l'amour, ça n'est pas si souvent présenté comme ça.

Son œuvre est truffée de ces aphorismes et autres truculences sources de quelques vérités.

Il avait une idée très claire de la perte et de la rencontre manquée. Il suffit de lire cette citation tellement connue, peut-être parce que tellement juste, qui dit l'insupportable de la perte pour lui : « Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances ²¹. » Il nous décrit magistralement la déception originaire à laquelle l'enfant est confronté, la perte de la jouissance toute et le sans issue de la demande d'amour, déception qui perdure au-delà de l'enfance, on le voit bien.

Comment réagir face à cette douleur restée inadmissible pour Gary ? Certains choisissent l'analyse, qui semble faire promesse, autre

17. R. Gary, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 43.

18. *Ibid.*, p. 87.

19. *Ibid.*, p. 46.

20. *Ibid.*, p. 170.

21. R. Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 38.

promesse qui viendrait suppléer à celle non tenue, parce que de toute façon intenable. Il ne choisit pas l'analyse, préférant faire les questions et les réponses, on l'a vu avec *La nuit sera calme*. Désir de maîtrise donc, mais avec toutefois ce mélange toujours étonnant d'assurance et de doute, pouvant faire place à ce qu'il a appelé le désir triomphant : « Je ne puis défendre que mes contradictions, mes approximations, le doute qui me garde, mes vérités incertaines et mes erreurs fraternelles et il y a autour de nous, entre la vérité et l'erreur, une marge de relativité qui nous permettra toujours d'échapper à l'absurde, une marge suffisante pour y insérer notre désir triomphant ²². »

La vie devant soi

Avec Freud, la visée de l'analyse, c'est aimer et travailler. Ça n'aurait probablement pas suffi à Gary, qui aurait pu, tout comme Lacan, signer cette phrase de Pessoa – qui s'est lui aussi donné plusieurs identités : « Être homme c'est ne pas se contenter » (poème du *Quint-Empire*). Nous pourrions l'appliquer à l'analyse, ce qui en dirait à la fois la difficulté et l'enthousiasme : être analysant, ou être analyste, c'est ne pas se contenter. Mais elle peut bien sûr s'appliquer à quiconque, quelle que soit la voie choisie, et faire éthique.

Pour ce qui est de l'amour et du travail, après tout, si tel est le résultat de l'analyse, ça n'est franchement pas si mal, d'autant plus qu'on sait combien aujourd'hui ces deux aspirations sont difficilement au rendez-vous. Ça n'est pas si mal aussi quand on connaît l'idée que Freud se faisait de la vie. Rien d'angélique, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est Lacan qui le cite : « Ne croyez pas que la vie soit une déesse exaltante surgie pour aboutir à la plus belle des formes [...]. La vie est une boursoufflure, une moisissure, elle n'est caractérisée par rien d'autre que par son aptitude à la mort ²³. » Au fond, je crois que c'est la manière pour Freud de dire que la vie est du réel, non de l'imaginaire ou du symbolique, ce que Lacan formule clairement dans « La troisième ».

La fameuse citation de Shakespeare, reprise par Woody Allen dans l'un de ses derniers films et que Nancy Houston met en exergue

22. R. Gary, *L'Affaire homme*, Paris, Gallimard, 2005.

23. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 271.

dans son livre sur Gary, est une façon plus humoristique de dire l'absence de signification de la vie : « La vie n'est qu'une ombre qui passe, un pauvre acteur qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus. C'est une histoire dite par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien. » (*Macbeth*, scène V). Gary aurait là encore pu en être l'auteur. Lacan n'est pas loin : « La vie, c'est cela – un détour, un détour obstiné, par lui-même transitoire et caduc [...] ²⁴. »

Gary nous dit, et on le retrouve chez Lacan : pas de signification à la vie. Et pour cause, la vie étant du réel, on n'y peut rien changer, il y a là de l'impossible. Pas de pouvoir du sujet sur la vie, même à la supprimer, car là encore elle échappe. On peut donner la vie comme on dit. On peut se donner la mort. Se donner la vie, c'est une autre affaire. Gary l'a tenté avec ses incarnations, mais ça n'a pas suffi. Se donner la mort a pu être une dernière tentative d'une nouvelle incarnation. Comme il l'a dit de Martin Luther King : « Il lui a suffi de mourir pour redevenir vivant ²⁵. »

L'absence de signification de la vie n'exclut pas d'en faire quelque chose, qu'elle ait du style par exemple, qu'elle soit un peu moins un théâtre, que nous soyons un peu moins des acteurs, des rêveurs, qu'on puisse « y mettre du sien » comme disait Lacan, qu'on sache un peu mieux y faire avec le réel.

Savoir y faire avec le réel

Gary nous montre justement combien il est difficile de se faire à notre condition d'humain, de savoir y faire avec le réel de la castration, insupportable. Chacun cherche sa solution. Il en trouve une à laquelle il donne un certain panache : la langue et l'écriture. Mais on en voit aussi la limite. Si l'écriture permet à certains de vivre, elle ne semble pas avoir eu cette fonction pour lui, en tout cas pas ce résultat.

À 49 ans il écrivait : « Au fil du temps, j'ai dû me résoudre à l'idée qu'il n'y a rien en moi qui soit véritablement extraordinaire. Cela ne cesse de m'étonner, mais il me faut l'admettre. Je n'ai que

24. *Ibid.*, p. 271.

25. R. Gary, *Chien blanc*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1970, p. 89.

quarante-neuf ans et j'aurai bien encore le temps, un jour, de me résigner à ma condition humaine ²⁶. » Repousser plus loin l'échéance donc.

« Humain » est un signifiant qui revient très souvent, qu'il interroge fréquemment. Il ne se sentait d'aucune communauté humaine, si ce n'est celle du passé pour lui, représentée par la France libre : « [...] la seule communauté humaine physique à laquelle j'ai appartenu à part entière ²⁷ ».

Il a connu la cruauté et la saloperie humaine, comme il l'écrit dans *Éducation européenne*. Que l'inhumain n'est pas le contraire de l'humain mais son corollaire, il le sait très vite. Il l'écrira aussi plus tard : « Les Allemands m'ont beaucoup aidé. Ce qu'il y a d'affreux dans le nazisme, dit-on, c'est son côté inhumain. [...] Mais il faut bien se rendre à l'évidence: ce côté inhumain fait partie de l'humain ²⁸. »

Freud en disait déjà quelque chose, comme Lacan nous le rappelle : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* – ce commandement lui paraît inhumain. [...] Mesurant ce dont il s'agit dans ce commandement, il s'arrête et constate bien légitimement combien le spectacle historique de l'humanité qui se l'est donné pour idéal est, par rapport à son accomplissement, peu probant ²⁹. » De fait, et Gary en a fait l'expérience en direct.

Ce réel de l'humain est grotesque à ses yeux, et peut-être a-t-il fait le choix de s'en dégager par la théâtralité, la fiction et le mensonge. C'est l'idée de Nancy Houston.

Si la vie n'est qu'un théâtre, comment s'y accrocher ? L'encre pour Gary supplante l'ancre dans la vie. Cette manière qu'il a de faire avec la langue, de bâtir du signifiant, de ne jamais s'arrêter, d'écrire toujours plus me semble être identique à celle qu'il a, dans l'avancée de sa vie, de faire avec l'amour, ou plutôt avec le sexe, toujours plus. Il tente de faire des deux rencontres traumatiques majeures, celle avec le langage puis celle avec le sexe, de « prodigieux moyens d'incarnations toujours nouvelles ³⁰ ». Peut-être en vain.

26. R. Gary, *La Crête de la vague*, Paris, Éditions de l'Herne, 2007, p. 116.

27. R. Gary, *La nuit sera calme*, *op. cit.*, p. 203.

28. R. Gary, *Les Cerfs-volants*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1980, p. 265.

29. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 228.

30. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, p. 29.

De « La vie devant soi » à « La vie avec d'autres »

Ainsi, je suis parti de « Gary fut sacrément vivant » pour arriver finalement à « est-ce si sûr ? ». Et de quel « vivant » s'agit-il ?

Il écrit : « Recommencer, revivre, être un autre fut la grande tentation de mon existence. Je lisais, au dos de mes bouquins : "... plusieurs vies bien remplies... aviateur, diplomate, écrivain..." Rien, zéro, des brindilles au vent, et le goût de l'absolu aux lèvres. Toutes mes vies officielles, en quelque sorte, répertoriées, étaient doublées, triplées par bien d'autres, plus secrètes, mais le vieux coureur d'aventure que je suis n'a jamais trouvé d'assouvissement dans aucune. La vérité est que j'ai été très profondément atteint par la plus vieille tentation protéenne de l'homme : celle de la multiplicité. Une fringale de vie, sous toutes ses formes et dans toutes ses possibilités que chaque saveur goûtée ne faisait que creuser davantage. Mes pulsions, toujours simultanées et contradictoires, m'ont poussé sans cesse dans tous les sens, et je ne m'en suis tiré, je crois, du point de vue de l'équilibre psychique, que grâce à la sexualité et au roman, prodigieux moyens d'incarnations toujours nouvelles. Je me suis toujours été un autre ³¹. »

Creuser davantage : c'est un vide donc qu'il décrit, que sa fringale de vie tente de combler jusqu'à n'avoir plus d'autre choix que d'accepter sa condition humaine.

Ses vies inventées ont été des tentatives pour exister, tout comme la somme de ses publications, comme il le dit dans cette phrase citée dans l'argument de la journée : « C'est la quantité qui compte [...] sinon on n'existe pas. » Par la quantité, mais aussi la qualité, car il n'était pas insensible aux critiques et aux prix, et il faut bien le dire, quel talent !, il a voulu se prouver existant, mais a-t-il pu s'éprouver vivant ?

Dans « éprouver » s'entend « épreuve ». Rien à voir avec le bonheur à propos duquel Gary écrivait dans une lettre du 28 août 1950 : « Je ne suis pas heureux bien entendu. Ma carrière d'écrivain est "comme ça", c'est à dire très loin d'atteindre mes ambitions. Quant à ma vie privée, c'est exactement la même chose. Rien en comparaison

31. *Ibid.*

de mon ambition et de mes désirs. Les temps sont difficiles. Je n'ai pas de projets, seulement des espoirs ³². »

Ses espoirs, il ne les a pas plus orientés vers la psychanalyse que vers la religion, ou encore la philosophie. Il avait une grande culture mais n'en faisait pas une collection de connaissances pouvant faire réponse au vide, cette connaissance dont un philosophe reconnaissait lui-même, et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit de Nietzsche, qu'elle « n'est autre que... l'anéantissement ³³ ».

L'espoir, celui d'une autre promesse, peut être un motif d'adresse à un analyste, que j'ai bien sûr envie d'appeler la promesse de l'aube de l'analyse, dont le rendez-vous se fera avec le vivant plutôt qu'avec le bonheur.

La promesse de l'aube déçue, c'est la vie devant soi qui s'ouvre, s'offre pour faire place à la vie devant d'autres et avec d'autres.

De cette vie devant lui Gary a fait une œuvre. D'une manière différente et avec des effets différents, la psychanalyse propose de faire œuvre du poème que chacun est. Cela ne permet pas dans les deux cas d'échapper à la solitude, mais tout au moins au silence. Preuve en est entre autres aujourd'hui avec la proposition des organisateurs de cette journée, qui nous montrent comment l'École est aussi un dispositif analytique, cause de paroles, de vie, du côté du désir, du côté du vivant, sans pour autant écarter le réel, de toute façon impossible à gommer.

De l'analyse on pourrait dire qu'elle offre une nouvelle vie, dans un sens différent des créations de Gary. Elle est une boussole dans une vie de navigateur, si je reprends l'idée de Freud : « Il est nécessaire de naviguer, il n'est pas nécessaire de vivre ³⁴. » Vivre n'est en effet pas nécessaire s'il ne s'agit que de faire vivre son organisme.

Pas si facile de naviguer, pas si facile d'être vivant, comme nous l'a dit et montré Gary. Dans *Les Cerfs-volants* il fait dire à Lila que lorsqu'on « peut encore tout rater et ne rien réussir, c'est ce qu'on appelle en général avoir de l'avenir ³⁵ ». Il est possible de vivre

32. M. Anissimov, *Romain Gary le caméléon*, op. cit., p. 319.

33. Nietzsche, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 293.

34. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 34.

35. R. Gary, *Les Cerfs-volants*, op. cit., p. 11.

tranquillement en se contentant de ce que l'on a raté déjà, ou réussi, mais alors pas d'avenir, pas de navigation. Gary nous indique le nécessaire ratage, ou le ratage comme signe du vivant. Rater encore et rater mieux, comme disait Beckett ³⁶. Dommage que Gary ait choisi le calme de la nuit, qu'il n'ait pas continué de rater, encore, un peu plus.

36. Exergue de Samuel Beckett dans *Cap au pire*, Paris, Éditions de Minuit.